

—Vous aimez beaucoup votre sœur :

Simplement le jeune homme répondit :

—Je l'ai élevée. Elle était si jeune quand mon père est mort !...

Le chef de la sûreté n'insista pas.

Mais si l'ingénieur l'avait bouleversé par sa physionomie loyale et sa voix si profondément honnête, ce fut bien autre chose quand M. Marais se trouva en présence de Mme Chaniers.

Pierre de Sauves avait, en effet, les réticences que lui causait l'idée que Georges s'était enfui avec Jeanne Descours, tandis que la jeune femme elle, n'en avait pas.

Adèle de suite se sentit en présence d'un homme de cœur, aussi osa-t-elle pleurer, supplier, laisser voir ses angoisses et son désespoir.

—Monsieur, disait-elle en élevant ses belles mains jointes vers M. Marais, tandis que ses joues pâles étaient couvertes de larmes, je vous en supplie, rendez-le-moi. Si vous saviez ! nous nous aimions tant !... Bien sûr, il lui est arrivé quelque grave accident. Qui sait s'il ne gît pas, muet et inconscient, sur quelque lit d'hôpital, sans qu'on sache qui il est !...

Cette idée ouvrait des perspectives nouvelles au chef de la sûreté.

—Je chercherai, madame, dit-il en partant, je vous le promets. Pour vous donner des nouvelles, je ferai des miracles.

—Et vous me direz la vérité ?

—Oui, je vous le jure.

—Quelle qu'elle soit ?

—Foi d'honnête homme.

—Allez, je vous crois. Et si vous réussissez à me rendre mon mari, ma vie entière et celle de ma fille seront à vous.

Trois jours après, M. Marais n'avait encore rien découvert.

Le lendemain de la visite du chef de la sûreté, Adèle avait à tout prix voulu descendre au jardin.

Le temps était splendide, il faisait un commencement d'été magnifique, sans trop de chaleur.

La jeune femme avait marché sous les grands arbres d'abord, puis elle était allée dans la rue, un peu plus loin chaque fois.

Elle était forte, la fatigue ne l'atteignait pas. Le quatrième jour elle dit à Suzanne :

—Si tu veux m'accompagner, viens ; mais je deviendrais folle si je ne cherchais pas Georges moi-même.

Suzanne vit bien qu'Adèle avait une de ces résolutions que rien ne peut combattre ni ébranler.

Elles prirent une voiture, et Mme Chaniers commença à visiter les amis, les commissionnaires, les anciens camarades de l'École centrale, tous ceux qui pouvaient lui donner un indice quelque léger qu'il fut.

Rien n'était touchant comme cette jeune femme si pâle et si belle, qu'on sentait désespérée mais si courageuse, et qui s'en allait de porte en porte, ainsi qu'en un calvaire mille fois douloureux et sanglant, disant à tous :

—Je vous en prie, cherchez, rappelez vos souvenirs, ne l'avez-vous pas vu ou rencontré quelque part ? Il est impossible qu'il ait ainsi disparu, sans qu'on retrouve trace de lui.

Et le chef de la sûreté, qui ne pouvait plus rien lui refuser tant elle lui faisait pitié, lui avait promis de visiter tous les hôpitaux, toutes les maisons de secours, tous les lieux où s'exercent les charités et les dévouements.

Et Adèle passait dans les salles, de jour en jour plus désolée, plus malheureuse, regardant toutes ces pauvres figures de malades, leur donnant quelque aumône, laissant encore tomber de ses lèvres où venaient mourir des sanglots quelques paroles qui les consolait et leur faisaient du bien.

—Il est mort je ne le reverrai jamais !... disait-elle à Suzanne qui ne la quittait pas.

Enfin, il fallut renoncer à cette recherche infructueuse et qui tuait la malheureuse femme.

Rien !... Ni M. Marais ni elle n'avait rien découvert ! Et Suzanne, afin de ne pas la voir mourir de chagrin répétait :

—Tant que nous n'aurons pas son cadavre, nous devons espérer le revoir. Qui sait !... la vie a tant de mystère !...

—Non, jamais !... Mon cœur me dit qu'il m'a quittée pour toujours, il ne me trompe pas.

DEUXIÈME PARTIE

INNOCENT OU COUPABLE ?

I.—LUGUBRE TROUVAILLE

L'été avait commencé splendide.

Juin n'avait pas été trop chaud ; dans tous les cas, c'étaient de bonnes chaleurs saines qui avaient eu lieu jusque-là.

Dans un ciel très pur, un beau soleil d'or brillait ; à l'horizon point de nuages ; dans l'atmosphère rien de lourd ni d'orageux.

Chaque jour, vers le soir, des brises douces se levaient, rafraîchissant le grand Paris travailleur et industriel, celui qui gagne sa vie, qui peine, qui sue, et qui ne peut aller au loin chercher pendant les mois brûlants de l'année le repos et l'air plus frais.

Mais tout à coup, au commencement de juillet, le temps changea subitement.

L'air se raréfia au point que l'on ne pouvait plus respirer ; le soleil s'obscurcit, n'apparaissait plus que comme un large disque de cuivre rouge, aux rayons de feu capables d'allumer des incendies ou de faire éclater des cerveaux. Le soir et pendant la nuit de larges éclairs déchiraient les nues.

Dans les rues, on s'abordait en se disant :

—On étouffe !... Quel temps orageux !... Pas possible que ça dure ainsi !... Le tonnerre va éclater !

Non, rien n'éclatait, et l'on continuait de vivre sous un ciel embrasé dans une intolérable fournaise.

Derrière l'usine, il y avait un immense réservoir d'eau à fleur de terre, profond de trois mètres environ et qui servait à un précédent locataire soit pour son industrie, soit pour alimenter ses chaudières.

Sous la chaleur torride des jours précédents l'eau s'était évaporée et sentait mauvais.

—Pourquoi ne fais-tu pas vider et nettoyer le bassin ? demanda un jour Adèle à son frère ? j'ai peur que cette insupportable odeur nous rende tous malades.

—Il y a une vanne au moyen de laquelle on peut faire écouler l'eau très vite, répondit Pierre, dans ce moment-ci, elle est dérangée. Je vais donner des ordres pour qu'on la répare, et, dès que ce sera fait, tu ne sentiras plus rien.

Mais on était très occupé en ce moment-là.

Les commandes abondaient, et M. de Sauves ne put détourner ses ouvriers pour faire la réparation convenue.

Adèle insista de nouveau.

—Si tu savais, lui dit-elle un matin qu'elle était à l'usine où elle se rendait journallement ; cela devient intolérable surtout pendant la nuit.

Pierre, depuis quelques jours, était revenu à Passy, où Mme Lavarande lui avait renvoyé Robert.

L'ingénieur répondit d'une façon évasive à Mme Chaniers.

—Tiens, fit remarqué un des ouvriers à un autre, on dirait que le patron n'a pas envie de de faire faire ce travail-là.

—Ce que tu sens, ajouta en même temps M. de Sauves en s'adressant à sa sœur, ce ne peut être l'eau qui a une odeur très caractéristique en général, c'est sans doute du sang de bœuf dont on se sert pour la fabrication des bois durcis et qu'on aura dû jeter quelque part. Il est probablement entré en décomposition et infecte. Je ferai faire des recherches et tout sera nettoyé.

Le lendemain, l'ingénieur dit à Adèle :

—J'ai trouvé ce qui sentait si mauvais.

—Qu'est-ce que c'était ?

—Ainsi que je l'avais pensé, du sang de bœuf pourri et oublié dans un coin. J'ai fait laver au sulfate de fer, et pour plus de précaution, on a jeté du phénol.

Le lendemain matin, Pierre partit en voyage.

Il allait à Lille, où un industriel très important demandait à commencer des affaires avec la maison de Chaniers.

—Je pousserai jusqu'à Bruxelles, dit-il à sa sœur, et je serai probablement trois ou quatre jours absent.

S'il y avait du nouveau, télégraphie-moi dans les deux villes, bureau restant.

Ce fut entendu.

Le soir, tard, la chaleur devint plus insupportable que jamais.

Dans son grand lit, où maintenant elle dormait seule, Adèle en vain se tournait et se retournait, sans que le sommeil put venir clore ses paupières.

Georgette elle-même, dans son berceau, respirait péniblement.

La jeune femme se leva.

—J'étouffe, dit-elle...

Et passant un peignoir de flanelle, elle se dirigea vers la fenêtre qu'elle ouvrit.

La lune, toute pâle, brillait au-dessus des grands arbres du jardin.

De temps en temps, d'épais nuages noirs la voilaient, courant sur elle comme un bataillon en déroute ou fuyant comme pris de peur et d'épouvante.

Dans l'air embrasé, pas un souffle.

Du grand Paris oppressé et endormi, à cette hauteur, pas un bruit venait.

Et l'odeur, l'intolérable odeur montait, entourant l'usine, arrivant dans l'appartement, fade, écœurante, atroce.

—C'est épouvantable ! murmura la jeune femme.

Et Pierre qui croyait m'en avoir débarrassée !...

Décidément, demain matin, il n'y a ni ouvrage ni commande qui tienne, je ferai vider le bassin.

Elle essaya de reculer jusqu'à sa chaise longue, en laissant toujours la fenêtre entr'ouverte à cause de la chaleur.

Mais l'odeur âcre, putride, entraînait sans cesse, envahissant toute chose, paraissant glisser partout, des meubles aux tentures, des parquets aux murs.

—Il vaut encore mieux étouffer, se dit Adèle. Je crois que je vais me trouver mal, tant cela me porte au cœur.

Et d'un geste brusque, un peu rapide, elle ferma les persiennes d'abord, les vitres ensuite.

Elle ne put dormir, tant ces émanations lui avaient été désagréables, tant elles avaient imprégné la chambre où ses sens délicats les retrouvaient toujours.

Elle se leva dès que le jour parut, et fut descendue avant que le premier ouvrier arrivât.

—Je vous prie, dit-elle au contremaître, faites vider le bassin qui est derrière l'usine. L'eau croupie dégage, pendant la nuit surtout, une odeur qui me rend malade.

—Volontiers, bourgeoise, répondit l'ouvrier, mais nous avons des commandes pressées qui ne nous permettent pas de perdre notre temps. Le patron à son retour ne serait pas satisfait.

Elle réfléchit.

—Eh bien, dit-elle, allez chercher un entrepreneur quelconque qui avec une pompe d'épuisement se chargera de la besogne. Quand la vasque sera vidée on la nettoiera et je serai débarrassée de cette infection. Faites le prix d'avance, mais promettez une gratification si tout est fini ce soir.

Le contremaître ne fit point d'objection, et partit à la recherche d'un individu capable de satisfaire Mme Chaniers.

Il ne fut point difficile d'en trouver un, et à deux heures, les hommes arrivèrent avec tout ce qu'il leur fallait pour agir vite et bien.

—Est-ce étonnant que le patron n'ait pas eu cette idée ?... se disaient les ouvriers entre eux.

En effet, surtout depuis qu'on remuait l'eau pour l'enlever, l'odeur était devenue mille fois plus insupportable, et les gens de l'usine eux-mêmes en étaient incommodés.

—Pour sûr, on aura jeté quelque horreur là-dedans, disait le contremaître. Quelque fainéant aura mis les déchets de sang dans le bassin au lieu de les porter un peu plus loin dans la fosse à fumier. Si je savais lequel nous a empoisonnés ainsi, je lui ferais son affaire, il peut y compter.

Tous jurèrent que rien n'avait été mis dans la vasque.

Peu à peu l'opération avançait, et le niveau du bassin baissait. On avait établi des tuyaux qui amenaient l'eau croupie en dehors dans le ruisseau de la rue, d'où elle s'écoulait rapidement vers l'égoût voisin.